

Le Langage et la Foi dans l'Europe des Réformes – XVI^e siècle. Sous la direction de Julien FERRANT et TIPHAINÉ GUILLABERT-MADINIER. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2019. Un vol. de 355 p.

Le Langage et la Foi dans l'Europe des Réformes, publié sous la direction de Tiphaine Guillabert-Madinier et Julien Ferrant, tous deux docteurs en histoire moderne et enseignants dans le secondaire, réunit les communications prononcées lors d'un colloque organisé les 9 et 10 juin 2017 à Paris (Sorbonne Université). Quand s'amorce la Réforme protestante, l'Église romaine est, depuis les premiers siècles du christianisme, maîtresse du langage religieux sous toutes ses formes : interdiction de la lecture de la Bible par tous les fidèles (et particulièrement en langues originales ou vernaculaires), interprétation officielle de l'Écriture permise aux seuls membres du clergé, emprise du latin scolastique, pouvoir croissant de l'Inquisition et des Index, etc. Pour les Réformateurs, tout cela contribue à déformer le message authentique du Christ, Parole vivante (« Au commencement était la Parole... », au début de l'évangile de Jean). Leur tâche est donc de défendre le rétablissement à la fois d'une doctrine plus proche de l'Évangile, et d'un langage confisqué et perverti par Rome : il faut faire « de la langue et de la philologie le véhicule d'une communication immédiatisée avec Dieu » (p. 8).

L'entrée par « le langage » est si large qu'elle trouve à s'exprimer dans un grand nombre de genres littéraires et même d'arts : tout est langage du moment qu'il y a un discours, or le discours passe par les mots, les images, le corps, etc. Elle permet ainsi une très grande variété des sujets abordés par les contributeurs au présent recueil, qui portent sur les diverses stratégies langagières, stylistiques, éditoriales adoptées par les Réformateurs comme par les catholiques, pour accroître l'efficacité de leurs discours.

La première partie (« Les langages du renouveau : libérer ou discipliner la langue ») rassemble sept contributions qui rendent bien compte de l'extrême diversité des pratiques langagières observables sur la période. L'accent y est mis sur la première moitié du XVI^e siècle, et plus précisément sur le moment évangélique des années 1520 qui, mouvement de réforme interne à l'Église (sans rupture avec Rome), permet le développement de stratégies originales cultivant l'ambiguïté, le secret ou encore la satire. Ainsi, Tiphaine Guillabert-Madinier traite des fonctions ambivalentes du langage carnavalesque de Luther. Deux articles apportent un éclairage sur l'évangélisme en Italie. Guillaume Alonge commente les nombreux points communs thématiques et linguistiques entre le *Dialogue en forme de vision nocturne* (1524) de Marguerite de Navarre et le *Beneficio di Cristo* de Benedetto Fontanini qui, paru vingt ans plus tard, manifeste avec lui une solide connivence idéologique ; le cas de la ville de Modène est examiné par Matteo Al Alak, qui montre comment l'apprentissage étendu des langues anciennes parmi toute la population (et non plus seulement les clercs) y conduit au développement d'idées réformatrices. Natalie Szczech se livre à une analyse des circonstances et des formes que peut prendre le discours évangélique au tournant des années 1520-1530 : en particulier, elle étudie la scénographie de l'imprimé, à travers l'exemple du placard en tant que format dont l'efficacité est accrue par le dispositif même (une affiche placardée au mur). L'étude de Geneviève Gross vient enrichir le développement des études sur les péri-textes : elle montre que l'usage du vernaculaire dans l'organisation de la matière du livre, d'après les tables et index de trois bibles et anthologies patristiques publiés par des Évangéliques entre 1524 et 1536, revêt un but pédagogique et clairement pastoral. L'article de Julien Ferrant sur la conception du langage de Noël Béda fait la lumière sur le point de vue catholique : cette analyse de l'univers mental du syndic de la Faculté de Théologie de Paris montre opportunément que la défense du latin scolastique n'est pas tant chez lui l'idée fixe d'un homme d'Église qui voudrait à tout prix conserver son privilège, comme le prétendent les contradicteurs protestants, qu'une exigence de foi. En vertu de « primat du langage mental sur les langages conventionnels » (p. 158), il faut selon Béda prévenir tout débordement ou sophisme en pliant le langage à la rigueur sèche

et implacable du latin scolastique, qui est en fait une sorte de garde-fou. Cette position n'est bien sûr pas partagée par les Évangéliques : José Emilio Burucua et Santiago Francisco Peña présentent ainsi une épopée héroï-comique du moine bénédictin Teofilo Folengo, le *Baldus*, écrite dans un latin macaronique qui tourne en ridicule cette langue catholique.

Le lien entre les sujets des cinq articles suivants et le titre de la deuxième partie qui les rassemble (« Les langages de la différence : dire l'altérité ») n'est pas toujours très clair. Deux contributions, celle d'Antoine Roulet sur les oraisons jaculatoires (prières orales courtes et censément spontanées), et celle de Lucia Felici sur le langage des femmes acquises à la Réforme dans l'Italie du XVI^e siècle, mettent l'accent sur une population relativement moins étudiée par les spécialistes de la Réforme, à savoir les femmes : leurs auteurs montrent que la fonction marginale des femmes dans la société les contraint à utiliser des ressources originales pour transmettre et mettre en scène leurs convictions. Plus généralement, les articles de cette partie du recueil montrent les limites du langage face à des situations hors normes pour les spectateurs : le lecteur est donc transporté par Elena Bonora dans l'univers mental d'un nonce apostolique qui rapporte ce qu'il découvre lors de son voyage en terres allemandes (chez les « bêtes sans raison et sans religion », p. 220), mais également des Européens qui racontent leurs découvertes dans les « Indes occidentales », c'est-à-dire en Amérique. Laura de Mello e Souza montre que, pour eux, ces Indiens peu civilisés n'ont ni roi, ni loi, ni foi ; et justement, le Portugais Pêro de Magalhães Gândavo remarque que leur alphabet ne contient pas les lettres R, L et F. Le constat que ces peuplades sont cannibales conduit à des mises en parallèle avec les conflits religieux contemporains en Europe. En effet, les penseurs calvinistes minimisent l'horreur de cette pratique indigène en la comparant à celle des catholiques qui, non contents de massacrer journalièrement les protestants, se révèlent finalement tout aussi anthropophages, eux qui prétendent manger la chair et boire le sang de Jésus à chaque messe (transsubstantiation eucharistique) ; du côté catholique, on se livre à la même minimisation, en déclarant que les horreurs commises par les protestants contre les croyants fidèles à Rome dépassent largement tout autre crime. Dans le même registre de l'accusation et de l'anathème, Robin Briggs signe une étude sur la diabolisation de l'adversaire, par le recours notamment aux figures de l'Antéchrist et des traîtres bibliques, dans la controverse entre catholiques et protestants.

Enfin la troisième partie (« L'au-delà des langues : décroquer le langage ») propose quatre articles qui tous abordent une forme non directement textuelle du langage : la peinture religieuse italienne du *Cinquecento* ; les pratiques musicales dans un couvent fondé par Henri III (contribution de Pierre Tenne) ; les expérimentations et théorisations jésuites sur les langages du corps, à la messe ou sur scène ; et enfin les comptes rendus d'expériences mystiques menées par un prélat tchèque mort en 1637 (contribution de Nicolas Richard), ces deux derniers traitant du XVII^e siècle. Par leur diversité, ces contributions montrent que toutes formes d'art et de communication peuvent être porteuses de messages religieux extrêmement élaborés et codés : par exemple, un traité jésuite donne la signification de chacun des gestes accomplis par l'officiant à la messe, ainsi que la symbolique de toutes les positions susceptibles d'être prises par le fidèle priant. Damien Tricoire explique très clairement que ce répertoire de signes a contribué au renouveau de l'expansion catholique des XVII^e et XVIII^e siècles, qui n'est pas seulement le fait des échos de la Contre-Réforme, mais s'appuie sur une communication codée. Subtile également, la façon dont les silences, ou certains détails *a priori* insignifiants, se révèlent en fait riches de sens dans les peintures et sculptures italiennes réformatrices : à ce sujet, il aurait été appréciable d'avoir, en regard des nombreuses analyses fouillées de Massimo Firpo, les reproductions des œuvres commentées.

Il faut noter que les contributions ne portent pas seulement sur l'espace français, mais aussi sur le Saint Empire, l'Espagne, l'Italie, Neuchâtel, sur un évêque du royaume de Bohême, et même sur le Brésil. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage toutes les informations voulues

pour contextualiser les nombreuses œuvres mentionnées, ainsi que les éléments essentiels à la compréhension des textes.

Trente-six pages de bibliographie (dont douze de sources), un index des noms propres (mais pas des œuvres) et les résumés des articles complètent ce volume.

QUENTIN ROCA